

Athol Fugard

Hello
and Goodbye

THEATRALS

edilig

Fugard est né en 1912 en Afrique du Sud d'une mère hollandaise et d'un père anglais.

Après avoir vu sa mère, il anime la troupe des Serpent Players. Il écrit aussi un roman, un scénario, quelques pièces, ainsi qu'il se définit lui-même, attaché passionnément à son pays : « Si j'étais contraint à l'exil, je me sentirais obligé de venir résider aux États-Unis et que je m'efforcerais de m'y intégrer ».

No good day at Mungana, ses premiers pièces pour les scènes d'opéra. De 1951 à 1959, il écrit en collaboration avec sa femme et son fils : The Blood Kettle (1951), The Grandchildren (1952), The Grandchildren (1953), The Grandchildren (1954), The Grandchildren (1955), The Grandchildren (1956), The Grandchildren (1957), The Grandchildren (1958), The Grandchildren (1959).

HELLO AND GOODBYE

Fugard présente pour la première fois l'œuvre de son père en Afrique du Sud, en 1951, et en France en 1977 au théâtre de la Cité universitaire de Paris par Roger Blin et en 1979 au théâtre de la Ville de Paris par Jean-Louis Bally. L'adaptation française est de Pierre Laville.

Adaptation française
de Pierre Laville

Édité avec le concours
du Centre national des lettres

THEATRALES - 4 rue Thiers, 75011 Paris
Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright 1979 par les Éditions THEATRALES - 4 rue Thiers, 75011 Paris. ISBN : 2-7071-0237-7

«THEATRALES»
Collection dirigée
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente
THEATRALES - 4 rue Trousseau, 75011 Paris

Maquette : Brigitte Le Berre

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque
procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3
rue Récamier, 75341 Paris Cedex 07. ISBN : 2-85601-204-3 -
ISSN : 0293-2717.

ATHOL FUGARD

Fugard est né en 1932 en Afrique du Sud d'une mère afrikaner et d'un père anglo-saxon.

Acteur, metteur en scène, il anime la troupe des Serpent Players. Il reste avant tout un auteur, un écrivain «régional», ainsi qu'il se définit lui-même, attaché passionnément à son pays : «Si j'étais contraint à l'exil, je me verrais coupé des seules couleurs que je possède et que je veuille sur ma palette.»

No good day et **Nongogo**, ses premières pièces sont des coups d'essai. De 1961 à 1969, il écrit sa trilogie sur la famille : **The Blood Knot** (Les liens du sang), **Hello and Goodbye** et **Boesman et Lena**. La première rencontre un grand succès à Johannesburg en 1961 ; elle est ensuite montée par John Berry en Grande-Bretagne et aux USA en 1962 et 1964.

Fugard présente pour la première fois **Boesman et Lena** en 1969 en Afrique du Sud, en tenant lui-même le rôle de Boesman. La pièce est créée en France par Roger Blin en 1976 au théâtre de la Cité universitaire puis au Théâtre national de Chaillot en 1979 ; John Berry l'avait créée à New York en 1972. Il montera ensuite **People are living there** en 1973.

Sizwe Bansi is dead (Sizwe Bansi est mort, 1973), **The Island** (L'île-prison, 1973), **Statement after an arrest under the immorality act** (Inculpation pour violation de loi sur l'immoralité, 1974), sont écrites en collaboration avec les acteurs John Kani et Winston Ntshona ; cette dernière est créée en français en 1979 au TEP.

Fugard réalise deux films : *The guest*, un épisode de la vie du poète sud-africain Eugène Marais (1977) et *Marigolds in August* (1979), dans lesquels il interprète les rôles principaux.

Sa dernière pièce, **Road to Mecca** a été créée à New York et à Londres en 1988. Fugard y jouait le rôle principal et mettait en scène sa pièce.

PIERRE LAVILLE

Après un début de carrière universitaire et des missions de coopération internationales en Afrique, il rencontre Jean-Marie Serreau, dont il devient le collaborateur et dramaturge (TEP, TNP, Comédie-Française). Il est directeur de théâtre de 1968 à 1978 : Théâtre des Amandiers de Nanterre (1968-1974), Théâtre Le Palace et Centre national de création contemporaine à Paris (1975-1978). Conseiller artistique du Théâtre national de Marseille depuis 1975.

Fondateur et directeur de la revue «Acteurs».

AUTEUR DRAMATIQUE

Les ressources naturelles, Théâtre national de Strasbourg, avec Jean-François Balmer, Monique Mercure.

La Célestine, Comédie-Française, avec Denise Gence, Christine Fersen, Catherine Samie, Patrice Kerbrat, Jean-Paul Roussillon («Avant-Scène» n° 566).

Du côté des îles, Théâtre national de l'Odéon, avec Bertrand Bonvoisin, Laurence Roy, Hubert Gignoux, Tchéky Karyo («Avant-Scène» n° 684).

Le fleuve rouge, Théâtre national de Chaillot, avec Marcel Maréchal, Jean-Claude Drouot, Francine Bergé, Catherine Arditi, Tatiana Moukhine («Avant-Scène» n° 684). (Traduit en américain par David Mamet.)

La maison sous les arbres, Centre dramatique national du Nord-Pas-de-Calais, avec Martine Pascal, Alain Libolt, Monique Mélinand, Tatiana Moukhine.

Les Trois Mousquetaires, d'après Alexandre Dumas, avec Marcel Maréchal et François Bourgeat, Théâtre national de Marseille. Prix de la critique. Quatre années de représentations, avec François Dunoyer, Jean-Claude Drouot, Francine Bergé, Raoul Billerey («Avant-Scène» n° 722). (Traduit en chinois.)

Les nuits et les jours, Théâtre 14 - Jean-Marie Serreau, avec Julie Jezequel («Avant-Scène» n° 765).

Retours, Théâtre national de l'Odéon, avec Hélène Vincent, Laurent Malet, Michelle Marquais, Andrée Tainsy (éd. Actes Sud-Papiers).

TRADUCTEUR ADAPTATEUR

Les pièces de David Mamet depuis 1982 : **American Buffalo** (éd. Actes Sud-Papiers), **Glengarry Glen Ross** (éd. Actes Sud-Papiers), **Variations sur le canard**, **Le châte** (éd. Actes Sud-Papiers), **Edmond** (éd. Actes Sud-Papiers), **Perversité sexuelle à Chicago**, **Les écureuils**, **Une vie de théâtre** (éd. Actes Sud-Papiers).

D'Emily Mann : **Still Life** («Avant-Scène» n° 753 et 754).
De Sam Shepard : **Californie, paradis des morts de faim** (éd. Actes Sud-Papiers).
De Beth Henley : **Crimes du cœur**.

De Gordon Dryland : **Pense à l'Afrique** («Avant-Scène» n° 746).

De Brian Friel : **La dernière classe** («Avant-Scène» n° 756).

De Athol Fugard : **Hello and goodbye** (éd. EDILIG, collection THEATRALES).

HELLO AND GOODBYE

souvenirs, tout est ici. «Un jour, au terme d'une longue maladie, son...»

Pause.

Qui êtes aux cieus.

Pause.

Presque. Sur le bout de la langue. Je l'ai presque dit. Ne pas forcer. Le choc nerveux finira par passer ! *(Il se lève, sort, revient aussitôt, se dirige vers la table, ne s'assied pas. Il se remet à parler d'une voix plus forte, d'un ton qui se veut plus dégagé.)* Quand il refera soleil...

Pause.

Demain ! Si Dieu le veut, il fera beau. J'irai à la plage. Avec une bouteille de bière et un paquet de gaufrettes au citron. Je suivrai la route de la Vallée Haute jusqu'à la rivière, ensuite jusqu'au pont, et je prendrai le bus numéro huit. Et j'irai m'asseoir sur les rochers, je regarderai les vagues, je respirerai. Ça me fera une sortie. Je reviendrai à la tombée de la nuit. Il y aura un jour de plus de passé.

Pause. Doucement.

Maintenant, il y a combien de temps ?

(A voix haute.) Je serai donc de retour à la nuit. En suivant la rivière où les crapauds chantent. Je rentrerai. Chez moi. Pour faire quoi ? Ouvrir la porte, allumer la lumière, jeter un œil et retrouver tout pareil. Non !

Pause.

Il y aura un jour de plus de passé. Ce sera vide. Encore plus vide. De plus en plus vide. Il y a combien de temps déjà... je suis sorti et au retour c'est là que ça m'a paru vide... froid... dans un silence ! Ça revient. Ça me reprend. Penser vite à autre chose. *(Il prend la cuillère et va frapper sur le verre.)* Un, deux, trois, quatre...

Pause.

Est-ce que je deviens fou ? Non. Ce n'est pas de la folie. Ceux qui sont fous ne savent pas qu'ils le sont. Or je dis que je suis fou.*(Pause.)* Donc je ne le suis pas. On est fou seulement quand on est sûr de ne pas l'être.

Pause. (Il sort, revient, n'avance pas jusqu'à la table, s'arrête dans la lumière.)

Ce qui m'a le plus impressionné c'est le poids qu'il pesait. Moi qui le portais souvent, je ne m'en étais pas rendu compte. Ça ne me faisait pas mal aux bras. Les hommes qui le portaient, ils ont râlé... «Essaie de le prendre de ce côté.» Non, vas-y toi. Passe le premier.»... Ils n'arrivaient pas à passer par la porte.

(Avec l'énergie du désespoir, il va vers la table, prend une bouteille de bière. Trop nerveux, il ne réussit pas à la décapsuler, il la jette, reprend la cuillère et se remet à frapper contre le verre.)

Je ne suis pas fou, mais je ne vais pas bien. M'empêcher de penser ! AU SECOURS ! *(Il empoigne un coin de la table, ferme les yeux et parle d'une voix saccadée, au début incompréhensible.)*

Je suis sur la place, sous la statue de la reine Victoria. Le soleil se couche, l'heure que j'aime, le jour finit, apporte la paix. Les gens. Ils passent. Ils se dépêchent. Ils rentrent chez eux. Je suis seul. Dans l'ombre d'une rue. Moi. On ne me demande rien. Je suis là. Je n'ai besoin de rien. Rien que MOI. Ça suffit. Je dis mon nom. Je le dis doucement. Je le murmure. Je n'ai pas honte. Je reste là. Jusqu'à ce que les lumières s'allument. Je rentre, c'est le signal. Je pars. Je marche. Le long de la rivière, j'entends les crapauds. L'eau noire sous le pont monte avec la marée. L'arrêt des bus. Un conducteur dîne sur un banc avec une boîte de conserve. Un autre, qui attend son service, a coincé une fille contre un

mur derrière le véhicule. Il tient encore sa feuille de service, elle le regarde, provocante. Il l'embrasse.

(Il prend le temps maintenant de formuler les images, de prononcer distinctement.)

Je marche. J'entends le roulement des trains. Je ne pense à rien. Non. Je ne pense à rien. Le ciel est de plus en plus sombre. Je dépasse une vieille vendeuse d'oranges assise sous un lampadaire, qui ne vend rien... Il fait nuit. Je connais mon chemin.

Une pause. Il ouvre les yeux.

Sauvé. Oui. Sain et sauf, sur la terre ferme. C'était moins une. Un trou, noir, profond. Subitement, impossible de raisonner... plus rien, et je tombe ! C'est des jours dangereux. Priorité à la sécurité. Arriver en paix, et rompez. Ça fait du bien !

(Il respire profondément. Il sort et revient aussitôt.)

Et il l'a embrassée. Comme ça. Il l'a prise par la taille, il l'a poussée vers lui, sa bouche était prête, il l'a... Des choses que j'ai faites avant. Qui vont se remettre en route... Des choses nouvelles aussi. Je ne me plains pas.

(D'une voix claire, sonore, comme s'il indiquait son chemin à un étranger.)

On prend à droite, on traverse le pont, on continue jusqu'au croisement, on prend la troisième à gauche, c'est là. Une maison à mi-pente. Numéro cinquante-sept, le nom est sur la porte. On en peut pas se tromper. J'entre sans frapper, parce que je suis chez moi. J'ouvre de la main droite, et je referme de la main gauche... je reste sans bouger, à écouter. Le cœur bat trop fort. Me calmer. Je dois me calmer. Faire tranquillement. Avec ce qu'il y a : une table ; une, deux, trois chaises ; un homme jeune ; on est vendredi. Bouger. Faire

quelque chose. Se remuer. Il faut. Se donner un peu de distraction. Allumer. Voilà.

(Il sort, revient avec une bande dessinée.)

Comme ça, la vie est magnifique.

Johnnie s'assied. Il commence à lire une bande dessinée. Une femme paraît. Elle s'avance lentement. Elle porte un manteau, tient une valise assez volumineuse, usée. C'est Hester. Johnnie relève la tête, il la regarde longuement.

Hester *(posant sa valise)* : Bonjour.

Johnnie : Bonjour.

Hester : J'ai appelé. Pas entendu ?

Johnnie : Non.

Hester : Pourtant, j'ai appelé.

Johnnie : Oui, peut-être.

Hester : J'ai cru qu'il n'y avait personne.

Johnnie : J'étais là.

Hester : La prochaine fois, fais attention, Bon Dieu. Le taxi a klaxonné. il était pressé, il a bien fallu que je descende, et il m'a laissée. j'avais vu qu'il y avait de la lumière.

Johnnie : J'étais en train de lire.

Hester : Je commençais à me demander si c'était bien là.

Johnnie : 57, route de la Vallée. Le nom : Smit.

Hester : Très drôle. Heureusement, la porte n'était pas fermée... Ça te fait quoi de me voir ?

Johnnie : C'est une surprise. Faut se mettre à ma place. Je suis tranquillement assis à lire une bande dessinée, et tout d'un coup il entre quelqu'un !

Hester : Pas un mot de bienvenue ?

Quelque part en Afrique du Sud, dans un quartier pauvre, la maison d'une famille afrikaner.

Johnnie, un jeune homme, attend. Il parle, de sa vie, de ses rêves de conduite des locomotives ou des avions, il parle de son père, malade, dans la chambre voisine.

Sa sœur Hester, arrive. Il ne l'attendait pas, ou plus. Hester était partie depuis quinze ans, dans une grande ville, à la recherche de son indépendance. Elle est devenue prostituée.

Ces retrouvailles prennent vite l'allure d'un match où se mêlent violence et séduction. Prétexte pour ce frère et cette sœur à fouiller leur passé très proche à faire les comptes de l'amour familial.

Johnnie a renoncé à sa propre vie pour soigner son père : pourquoi donc cette sœur, du côté « de la mère » (aujourd'hui disparue), revient-elle après quinze ans ? Pour savoir si son père la haïssait vraiment ? Pour trouver cette fameuse somme d'argent que le père aurait touché des assurances, après son accident qui lui a coûté une jambe ?

En partant ensemble à la recherche du « trésor » qui devrait se cacher dans la maison, Hester et Johnnie vont se déchirer et se découvrir, malgré et à cause de cette structure familiale qui les a enchaînés.

DISTRIBUTION SDL-OUVRIDIS



9 782856 012048

ISBN : 2-85601-204-3

68 F